

IL FAUT CONSTITUER LA TROISIÈME FORCE

M.R.P. - S.F.I.O. : troisième faiblesse

Comment combattre LE GAULLISME

I. UNE ÉQUIPE REACTIONNAIRE

L'APPARITION de la force gaulliste sur le plan politique n'est pas seulement le bouleversement de la géographie parlementaire. Elle annonce une période de passions et de fureurs, elle va déclencher les réflexes ancestraux : la peur, la haine, la violence. La victoire gaulliste est la victoire de la faiblesse et de la sottise. C'est la victoire du nationalisme au moment où plus aucun problème ne peut être tranché dans le cadre d'un État national. C'est la victoire de classes en décomposition, le triomphe d'une bourgeoisie à la mode de 1900 et d'une caste impériale qui n'a plus d'empire.

De Gaulle et le Don Quichotte d'un passé révolu. La France est la Rossinante épuisée qu'il éperonne vers la folie des grandeurs. Un quart des électeurs français croit à ce conte de fées : qu'il est possible de refaire une France impériale et militaire en se servant de capitaux américains ; qu'il est possible de briser l'empire du communisme stalinien en muselant la classe ouvrière ; et qu'à ces deux conditions — empire reconstitué et autorité restaurée — l'ère du capitalisme libéral se rouvrira anachroniquement en France, apaisant toutes les difficultés que ce même régime a provoquées.

Cette minorité peut imposer ses vues faibles et emporter l'ensemble de l'opinion, si la partie pensante et productive de la population se laisse gagner par la fatigue. Cette même minorité sombrera dans le ridicule et périra de ses propres contradictions, si le mouvement révolutionnaire socialiste (en comprenant ce terme dans son sens original) conserve la tête froide, maintient ses buts, utilise ses moyens propres, demeure fidèle à ses méthodes de combat.

II. FAIBLESSE CONTRE FAIBLESSE, FOLIE CONTRE FOLIE

On ne peut espérer beaucoup du magma d'intérêts que constituent les partis du centre et de gauche. Un Blum décadent, un Gouin affairiste, un Herriot manœuvrier, un Ramadier cynique, un Daladier usé, un Schuman grandiloquent, un Bidault jésuite, tous liés à des clans parasitaires de la bourgeoisie, ou à des gangs commerciaux, ou à des cliques impérialistes, ne peuvent apporter aux travailleurs ni la doctrine, ni la tactique, ni l'élan qui peuvent les aider à progresser vers une société nouvelle.

Impossible de compter même sur le parti communiste, toujours prêt à vendre les intérêts politiques qu'il « représente » pour un succès diplomatique de la puissance russe. Cette gymnastique ahurissante a complètement déboussolé la classe ouvrière, dont les votes-faces commandées par les besoins de l'U. R. S. S. ont lassé les meilleurs militants et dont les slogans xénophobes et cocardiers relèvent de la farce ou du délire. L'U. R. S. S. et les U. S. A. sont des forces. Mais leurs agents en France ne sont rien de plus que des fantoches et des chévaliers.

Les mots d'ordre stalinien ne sont pas moins crétinisants que ceux du nationalisme bourgeois, auxquels ils sont d'ailleurs intégralement empruntés : « France d'Abord », de ce côté du Rhin, plus loin « Deutschland über Alles », etc.

En un mot, l'État au-dessus de tout. Le mouvement syndical lui-même — représentant naturel des intérêts et des volontés ouvriers en dehors de toute conception religieuse ou politique — est devenu un panier de crabes où s'affroient les bonzes, les parlementaires, les ministres de l'État, des cultes, les distributeurs des prébendes capitalistes et des fonds secrets d'ambassades.

III. GARDER LA TÊTE FROIDE POUR AGIR

Tout est perdu, si les militants révolutionnaires, si tous les participants aux luttes sociales, ne font pas l'effort quotidien de compréhension des événements et ne conservent le courage physique de l'action.

Cet effort de compréhension n'est pas seulement individuel : il n'est possible qu'au travers de la pratique de la démocratie ouvrière dans les partis ; de la libre discussion, de l'éducation, de la lecture, dans toutes les organisations ouvrières ; de la libre expression des tendances et des minorités dans les syndicats, groupements coopératifs ou de défense.

Connaître la réalité des luttes sociales et y prendre part consciemment, c'est élever toute importance aux campagnes néo-fascistes, aux escroqueries stalinien-nes, au bla-bla-bla parlementaire.

Se laisser éblouir par les slogans propagandistes, s'enivrer de formules incantatoires, c'est abandonner la dure réalité des faits pour les illusions démagogiques. C'est aller à l'abîme les yeux fermés.

La grève du métro parisien nous a enseigné qu'il est temps pour tous les travailleurs conscients de se ressaisir et de réagir contre l'exploitation politicienne des revendications et des volontés de lutte des ouvriers.

IV. RASSEMBLER L'AVANT-GARDE RÉVOLUTIONNAIRE

Fonctionnaires de partis, agents des groupes et rassemblements politiques sont prêts à utiliser et finalement à assassiner un légitime sursaut de la base.

Mais les militants lucides auraient tort de se croire seuls. Si l'appareil stalinien est immense ; si le confusionnisme gaulliste prospère ; si les clans gouvernementaux sont à l'œuvre, il n'en reste pas moins que toutes ces « forces » sont des colosses aux pieds d'argile et ne triomphent que dans la confusion, la faiblesse et la folie.

Il y a un tiers des Français électeurs qui ne croit plus à la comédie parlementaire : il y en a sans doute un autre tiers qui vote « contre » des partis, beaucoup plus que « pour » des partis. Il y a au sein du mouvement ouvrier, des dizaines de milliers de militants sérieux et riches d'expériences, que la fatigue, ou la modestie, ou l'isolement, empêche de se manifester vigoureusement dans la mêlée sociale.

Nous ne disons pas à ces cohortes de combattants révolutionnaires, le rejoindre la Fédération Anarchiste. Ils la connaissent et ils veulent lui apporter leur effort. Ils savent que ses portes leur sont ouvertes.

Mais l'essentiel aujourd'hui n'est pas la Fédération, c'est de réunir pour l'action et dans la clarté, l'ensemble de tous les révolutionnaires.

En ne tenant compte que des problèmes cruciaux, des méthodes indispensables pour sauver le mouvement, des buts qui nous sont communs.

V. POUR UN PROGRAMME IMMÉDIAT

L'action pour l'action n'est pas possible. Le libre développement des organisations de base des travailleurs, dans des conditions minimales telles qu'elles puissent contenir un espoir de société nouvelle, peut unir les bonnes volontés. Dans les conditions de consommation et de production, dans les centres d'études et d'éducation, dans la masse, se trouve le terrain d'élection de la troisième force.

Il faut sauver l'essence du mouvement prolétarien et socialiste, sa raison d'être, son capital d'avenir. Défendre le jeu des alliances en ne tenant compte que des mots et non des réalités nous mènerait droit à la liquidation du mouvement ouvrier. Accepter le jeu parlementaire, ou celui des monnaies impérialistes, ou celui des partis, donner dans le panneau des mots d'ordre défensifs comme « défense de la république », « défense de la paix », « antifascisme », « démocratie », tout cela entraînerait le renoncement aux buts révolutionnaires et contribuerait à maintenir une confusion mortelle.

VI. DES MOTS D'ORDRE POUR TOUS LES TRAVAILLEURS

D'autre part, le travail de clarification et la volonté de conserver la lucidité, ne peuvent être réellement fructueux que s'ils sont étroitement associés à des mots d'ordre défensifs et offensifs valables pour l'ensemble des classes travailleuses et compréhensibles par elles, par delà les fumées des propagandes partisans.

C'est d'une part le principe éternel de la grève des tramways de Marseille : GREVE GESTIONNAIRE. Lancée au moment du conflit des transports parisiens, cette idée aurait permis de rallier autour d'une même lutte et les travailleurs du métro et des autobus, et les usagers, rendant plus difficile du même coup toutes les interventions gouvernementales, réactionnaires ou stalinien-nes.

C'est, d'autre part, l'idée du RENVOI DES FEUILLES D'IMPÔTS défendue par l'U. D. du Maine-et-Loire (C. G. T.) et appuyée par la C.N.T. locale, idée qui circule et se propage dans toutes les régions de France. A condition que l'on complète ce mot d'ordre par une indication précisant où des suppressions doivent être faites : armée, police, guerres coloniales.

VII. VERS LA TROISIÈME FORCE

La Troisième Force ne naîtra pas de l'addition de quelques organisations et de quelques fractions. Elle naîtra, se développera et s'imposera au travers de luttes pour des objectifs compréhensibles, pratiques, correspondant aux iniquités de l'heure et les entraînant aux combats révolutionnaires, les encourageant à faire table rase des patriotisme de nation, de parti et de bloc.

S. PARANE.

Révolution autoritaire ou Révolution libertaire

Il est certain que le peuple travailleur est, dans sa masse, implicitement libertaire. Il est également indubitable qu'il est en proie — malgré sa résistance plus ou moins consciente — à ce qu'il reconnaît comme oppression directe — à des illusions désastreuses à l'égard des forces ou des entités « providentielles » dont il attend le secours ; telle est son aliénation autoritaire.

Toutes les propagandes politiques tendent à détourner ceci (la réaction spontanée devant l'injustice et le malheur) en faveur de cela (les sauveurs mythiques que sont les Dieux, les États, les Partis et les Chefs). Transférer d'une idole à l'autre la confiance et le dévouement aveugles des humbles, voilà tout le travail des « élites dirigeantes » qui prétendent, elles, à la conscience, à la conduite et à l'accomplissement de l'histoire ! Par contre, aider les masses à s'affranchir de toute idolâtrie, en participant à leur action directe et en leur proposant l'exemple d'une initiative poussée plus loin, toujours plus loin — jusqu'à mettre en cause les entités sacrées auxquelles le peuple attache sa confiance — voilà le rôle des avant-gardes anarchistes.

Le résultat de la victoire bolchévique fut ce qu'il pouvait être : le déplacement de l'idole ancienne (le Tzar russe orthodoxe) et l'instauration d'une idole nouvelle (le Staline, pape-généralissime de la plus grande Russie).

Même, quand nous disons que le bolchévisme a brisé l'idole Tzar, nous commettons une double inexactitude :

1^o C'est n'est pas la propagande ou l'action des léninistes (pas plus que celle des « décadentistes », ou des « narodniki », ou des « terroristes » S.R.) qui a réussi à délier le peuple russe de la chaîne mystique qui le liait au trône impérial, dans son attente séculaire d'un « Tzar du peuple ». Toute cette besogne d'émancipation fut accomplie, en dépit de tous les pronostics bolchéviques, par voie libertaire, donc par les masses elles-mêmes ; l'expérience spontanée de la pétition pour les huit heures et du massacre au Palais d'hiver, de la grève générale et du premier Soviet (1905) détruisaient seuls la légende du Tzar.

2^o L'avènement bolchévique a ramené cette légende des Tzars rouges par la comparaison Lénine-Pierre le Grand. La Russie officielle, en tout cas, professe pour les préfigurations tzaristes de Staline, d'Ivan-le-Terrible à nos jours, un véritable culte.

Le problème de psychologie sociale qu'avait dénoué la révolution libertaire de 1905 — action de masse brisée mais non vaincue et se poursuivant

avant douze ans plus tard à la faveur d'un désastre militaire — se pose encore, en 1947, exactement dans les mêmes termes qu'avant le premier « crépuscule des idoles ». Car le bolchévisme autoritaire a tout rétabli et partout. Il n'y a plus qu'à recommencer, et, cette fois, pour de bon — si possible.

Ce n'est pas seulement en Russie, mais dans le monde entier, que prévaut le *Führer-prinzip*, le *Caudillismo*, la *Leadership*, le *Dirigisme*, la foi en l'autorité surhumaine — en un mot, « la légende du Tzar ».

Cela, nous le savons par expérience quotidienne. Et nous savons aussi que ce n'est pas par la seule conspiration (comme les décadentistes), ni par la critique seule des préjugés (comme les nihilistes « éducateurs »), ni par le geste purement iconoclaste (comme les terroristes), ni par l'organisation omnisciente des révolutionnaires professionnels (à la manière bolchévique), ni même par tous ces moyens réunis, que nous parviendrons à briser définitivement les autels du Dieu-État. Il faut à cette œuvre l'action et la conscience authentiques du peuple lui-même.

Comparons et jugeons à leurs fruits les deux conceptions révolutionnaires. D'un côté, nous voyons la foule ignorante, mais suivant ses véhicules des épaves indignes, mais suivant ses propres chemins et leçons, puis se heurtant au vrai visage du pouvoir et s'embrasant, en un seul jour, d'une fureur de justice et de liberté qui, dans sa défaite même, « ébranla le monde » — non pour « dix jours », mais pour un siècle. De l'autre, c'est la prise du pouvoir, scientifiquement organisée, par un collège de savants et de stratèges socialistes, triés dix ans sur le volet, prêts à tout, sûrs de tout, poussant enfin au combat la masse bien endoctrinée, au jour dit et à l'heure dite, sous le couvert des slogans les plus raffinés du viol des foules par la propagande politique. Cette « révolution » autoritaire réussit. Résultat : la révolution libertaire, la vraie, est neutralisée peu à peu, ses suprêmes explosions sont étouffées (Ukraine, Cronstadt). Trente ans de despotisme ramènent une tyrannie sociale comme le tzarisme lui-même n'en avait jamais connue... Le dimanche noir de 1906 à l'octobre rouge de 17 !

Ces deux événements eurent lieu au même endroit, à Petrograd, dans la neige ensanglantée, devant le Palais impérial.

La leçon qu'ils léguent à l'humanité ne doit pas être perdue...

LA POSITION DES ANARCHISTES vis-à-vis de la Révolution d'Octobre

(25 Octobre — 7 Novembre 1917)

Le même jour, le « Groupe de Propagande Anarcho-Syndicaliste » publia dans le « Goloss Trouda » la déclaration suivante où il prit nettement position face aux événements :

1^o En tant que nous prétons au mot d'ordre « Tout le pouvoir aux Soviets » un tout autre sens que celui qui, à notre avis, lui est prêt par le parti social-démocrate bolchéviste « appelé par les événements à diriger le mouvement » ; en tant que nous ne croyons pas aux vastes perspectives d'une révolution qui débute par un acte politique, à savoir par la prise du pouvoir ; en tant que nous apprécions négativement toute action des masses déclenchée pour des buts politiques et sous l'empire d'un parti politique ; en tant, enfin, que nous concevons d'une toute autre façon,

aussi bien le début que le développement ultérieur d'une vraie Révolution Sociale, nous apprécions le mouvement actuel négativement.

2^o Toutefois, si l'action des masses se déclenche, alors, en tant qu'anarchistes, nous y participons avec la plus grande énergie. Nous ne pouvons pas nous mettre à l'écart des masses révolutionnaires, même si elles ne suivent pas notre chemin ni nos appels, même si nous prévoyons l'échec du mouvement. Nous n'oublions jamais qu'il est impossible de prévoir aussi bien la marche que l'issue d'un mouvement de masses. Par conséquent, nous considérons comme notre devoir de participer toujours à un tel mouvement, cherchant à lui communiquer notre sens, notre idée, notre vérité.

NOTRE III^e CONGRÈS

La F. A. tiendra son Congrès Annuel les 9, 10, 11 novembre à Angers.

La gravité de la situation, l'importance de l'ordre du jour, la longue préparation de la discussion dans les groupes, le nombre de délégués, la présence des délégations étrangères concourent à faire de ces assises un Congrès d'une exceptionnelle valeur.

Qu'il sorte des débats du Congrès une P. A. plus vivante, plus forte, aux positions bien précises, tel est le vœu de tous les militants.

GRAND MEETING PUBLIC ET CONTRADICTOIRE

Sous la présidence de : A. ARRU, Secrétaire de la 12^e Région

NI THOREZ

NI DE GAULLE

NI STALINE, NI TRUMAN

LE SAMEDI 8 NOVEMBRE 1947,

à 20 h. 30

ORATEURS : FONTENIS JOYEUX

Secrétaire Général de la F.A. Délégué à la Propagande

UN ORATEUR DU MOUVEMENT ESPAGNOL UN ORATEUR DU MOUVEMENT ITALIEN

Le Stalino-fascisme A L'ŒUVRE

Il est des choses qu'il est pénible de dire, même quand elles concernent nos adversaires. En 1917, pendant que Lénine et Trotski combattent le gouvernement de Kérénsky, ce journal fut le premier à les défendre contre les basses calomnies de la presse bourgeoise, obtuse et impériale de France qui les accusait d'être de vulgaires bandits à la solde de l'Allemagne. Dans le reste du monde, les anarchistes, confiant souvent les doctrines, affirmèrent leur solidarité avec ceux qui, en Russie, poussaient plus avant la révolution sociale, qui se dressaient contre la tyrannie mondiale, qui affirmaient la solidarité internationale des travailleurs contre leurs exploiters. Et même ceux qui ne se trompaient pas sur la butte pourchassée par les bolchéviques affirmèrent leur solidarité avec ces hommes.

Aujourd'hui, dans ces mêmes colonies où nous avons été les premiers à défendre les bolchéviques, que nous avons alors ouvertes à Boris Souvarine et à d'autres communistes autoritaires, nous sommes obligés non seulement de combattre cette dévotion du marxisme, politiquement et philosophiquement considérée, mais d'aller plus loin. Nous sommes obligés de dire qu'entre le communisme représenté par la Russie et par tous les partis politiques qui s'en inspirent et le fascisme, il n'y a pas de différence. Et pour nous rassurer, que la vérité la plus élémentaire obligerait, pour détruire enfin les confusions existantes, de ne plus parler de communisme quand on se réfère à Thorez et à ses partisans, à Tito et à ses partisans, à la Pasionaria et à ses partisans, à Togliatti et à ses partisans, à tous les leaders « communistes » et à tous leurs partisans qui luttent pour la domination, et non pour l'émancipation du monde.

Cette affirmation peut blesser certains travailleurs, admirateurs de Lénine ou de Staline, mais nous savons qu'il n'y a pas de différence entre l'un et l'autre. Elle est cependant la conclusion logique à laquelle nous arrivons quand nous avons le courage de pousser à fond l'analyse des faits.

Hilér est tombé, Mussolini est tombé. Les prisons, les camps de concentration ont été ouverts. Il est sorti des hommes et des femmes, des communistes, des socialistes, des anarchistes, des victimes, des déshumanisés, des enflammés par l'idéal, ont repris la lutte. Les livres écrits par ceux qui se sont trouvés dans les camps de concentration nazis nous racontent le combat mené par les communistes contre les prisonniers de droit commun. Les membres de la Troisième Internationale étaient pas tous exterminés. Ils ne le sont pas tous non plus sous Franco ou avec les anarchistes et les socialistes ils peuvent vivre s'ils ne méritent pas la lutte contre le fascisme, ou ceux libérés des prisons, amitiés quand les peines auxquelles ils avaient été condamnés n'étaient pas trop fortes, peuvent maintenant, qu'ils soient sous la surveillance policière, vivre péniblement, mais vivre.

Bien de tel en Russie. Huit ans après le triomphe de Lénine et de Trotski, pas un membre de l'opposition n'était en liberté, à moins qu'il ne fût inconnu. Bien avant la guerre, on n'aurait pas trouvé vivant un socialiste de gauche ou droit, un anarchiste, un syndicaliste révolutionnaire, un maximaliste, un tolstoïen, un bolchévique, en désaccord avec la « ligne » du parti, mais ceux qui ne rentrent pas totalement inaperçus, changer d'identité, se faulxifier, et se faire pour échapper au massacre. Les autres, cités assassinés, fusillés, sont morts en prison et dans les camps de concentration, dans les « isolateurs » de Sibérie, dans les infernaux camps de travail du cercle arctique. L'extermination systématique a été complétée. De tous les communistes d'opposition il ne reste qu'Alexandra Kollontai, assassinée en Suède, depuis environ vingt ans, et qui doit à ce poste et à son silence d'avoir sauvé sa peau.

Nous savons qu'on a tellement ravagé, dévasté, anéanti, que la sensibilité des partisans stalinien-nes les arguments ne comptent pas pour le communisme type. La liberté de conscience, la liberté de pensée, le respect de cette liberté, conquêtes sacrées faites au long du temps par des luttes incessantes et des martyrologes sans nom ne sont que des fantômes. Nous sommes d'un coup tombés dans une époque plus barbare que celle du clan ou de la tribu. Même aux temps des guerres religieuses, l'intolérance n'avait pas été si loin. Nous n'avons qu'une période de l'histoire qui puisse se comparer à celle du bolchévisme triomphant : celle de l'inquisition, dans ses pires époques. Mais elle n'a jamais eu ce caractère d'universalité, ni de continuité que présente le « communisme ».

L'Église catholique n'a jamais non plus, à ses pires moments, vidé de toute substance humaine l'âme de ses partisans. Une des monstruosités les plus grandes du bolchévisme, c'est la façon dont il fanatise ses adhérents, leur faisant tout accepter sans examen, tout défendre avec un automatisme de zombi, de robots spirituels, toujours prêts à tout admettre, à tout justifier, à tout commettre.

Ceux qui apprécient les partis, les hommes, les théories d'après leur efficacité peuvent admirer le communisme russe. « Vive les vainqueurs, Sanchez ! » disait Don Quichotte, apostrophant son écuyer. Ils abandonnent, les femmes et les enfants, toujours partisans des vainqueurs. Mais ceux pour qui les principes, la justice, la liberté, la noblesse humaine ne

sont pas des mots, ceux pour qui ce sont des réalités qui doivent régner dans la vie des hommes sous peine d'être faits des monstres d'autant plus monstrueux qu'ils n'ont pas conscience de leur monstruosité et qu'ils croient bien faire en torturant au nom du bonheur humain, ceux-là se dressent au nom de toutes les valeurs morales.

Plan politique, plan moral : cela ne dit peut-être pas grand-chose à la plupart des fanatisés, des déshumanisés. Prenons maintenant le plan social.

Supprimez les noms, les réalités, les choses, voyez les faits. Supposez que vous êtes un habitant de n'importe quelle planète lointaine arrivée sur terre en 1939, ignorant les noms, les mots et les doctrines, les dénominations, les programmes, les buts assignés aux régimes.

Vous êtes allés en Allemagne d'abord, en Russie ensuite, ou dans l'un ou l'autre. Là, toujours regardant les faits, sans vous occuper des mots, qu'auriez-vous vu ? Dans les deux cas, un parti dominant, un seul parti, commandant une infime minorité de la population. Dans les deux cas, un dictateur dominant. Dans les deux cas, sous ce dictateur et sous ce parti dominant, de publier, de parler, d'écrire, et toujours sous la censure des hommes de confiance du dictateur suprême. Dans les deux cas, ce parti ou ce dictateur composé en sa majorité d'hommes venant du peuple, fanatisés, dressés, galvanisés, prêts à tout croire et à tout faire, toujours soumis à la règle inflexible et effrayante des « suites » obéissantes.

Et sous ce régime policier, sous l'État omnipotent, l'ensemble des habitants, exploités par les anciens et les nouveaux profiteurs. Quoi qu'on en dise, le capitalisme ne commandait pas beaucoup en Allemagne et le parti nazi était, comme le parti communiste en Russie, le grand maître de l'économie. Et les hommes du parti nazi, voir Goering — comme ceux du parti communiste en Russie, et la bureaucratie d'État étaient devenus les nouveaux exploiters de la masse des travailleurs.

Où, le parti s'appelaient ceci d'un côté, et cela de l'autre. Mais vous pourriez interchanger l'étiquette sans que rien ne fût altéré dans les faits, appeler nazi le régime russe, communiste le régime allemand : la situation était exactement la même. La grande majorité de la population n'y aurait pas trouvé la moindre différence.

Une différence ne peut exister que pour les profiteurs de ce régime, pour ceux qui s'imaginent déplaçés, soit au profit des nazis s'ils sont communistes, soit au profit des communistes s'ils sont nazis. Un ou deux pour cent de la population. Et de ceux-là, ce régime n'en ferait que plus de victimes s'il le fallait. Combien de communistes sont passés au nazisme en Allemagne, combien de nazis passés au communisme dans tous les pays occupés par la Russie ? La similitude est si grande qu'il n'y a pratiquement pas de différence.

Prenons un autre aspect : celui de l'impérialisme. Révolutionnaires et antinationalistes, nous serions d'accord avec les révolutionnaires de Russie ou d'ailleurs qui voudraient vraiment propager la révolution libertaire à tous les continents, et nous les aiderions de tout notre être. Nous ne pouvons pas désapprouver le sentiment qui poussait les sans-culottes hors des frontières pour balayer les trônes. Mais il y a longtemps que les buts des hommes d'État russes, poursuivant le rêve d'Ivan le Terrible, de Pierre le Grand et de la Grande Catherine, reprenant à leur compte le projet panslavique et en déguisant l'ambition, ne se proposent, en se servant de partisans internationaux, que de satisfaire leur folle lucide de froids dominations.

Est la politique qu'ils mènent dans ce but est une des pages les plus tristes de l'histoire. Nous pouvons, auparavant, dénoncer la duplicité de la diplomatie secrète, la politique des tristes, des impérialismes anglais et allemands, le patriotisme des plaques blindées, l'activité des Krupp et des Schneider, de la Skoda, de la Vickers-Armstrong et de Bazil Zaharoff. Tout cela est dépassé, périmé, oublié. La politique internationale de l'impérialisme stalinien est cent fois plus brutale et plus monstrueuse. La domination russe sur la moitié de l'Europe rappelle, comme une sœur, celle du nazisme. Elle défie toutes les considérations humaines, tous les préceptes moraux, toutes les limites imposées par le progrès ethnique à l'immoralité, elle renonce même aux masques qui étaient déjà, au moins, un commencement de retenue, un recul, une hésitation devant la brutalité impudiquement étalée.

Toute l'attitude du stalinisme rappelle, comme une sœur jumelle, celle de l'hitlérisme. Nous nous sommes dressés, en France, pour défendre le capitaine Dreyfus, qui était bien loin de nous, et pour défendre, à travers son cas, les principes de la justice qui sont au-dessus des partis et des différences de partis, qui sont le simple et pur, le suprême attribut de la conscience humaine.

Aujourd'hui, le communisme, qui prétend être à l'avant-garde du progrès social, commet, chaque jour, des millions d'injustices cent fois plus criantes, tellement, que le monde, médusé, n'a plus la force ou le temps, ou le courage de protester. Spécifiant d'une façon satanique sur cette espèce de paralysie que la surprise et l'horreur engendrent,

(Suite Page 2)

